

99

EX LIBRIS
W. L. C.
VON DEM BUSSCHE.
nr 99.



5

ROSE ET COLAS,
C O M E D I E

EN UN ACTE,
PROSE ET MUSIQUE,
REPRESENTÉE pour la première fois par les
*Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8.
Mars 1764.*



A LA HAYE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. DCC. LXIV.

<i>Noms des Personages.</i>	<i>Noms des Acteurs.</i>
COLAS,	M. CLERVAL.
ROSE,	Mde. LA RUETTE.
MATHURIN,	M. CAILLOT.
PIERRE LE ROUX,	M. LA RUETTE.
LA MERE BOBI,	Mde. BERARD.

*La Scène est dans une Chambre de la Maison
de Mathurin, gros Fermier de Campagne.*



ROSE ET COLAS,
COMEDIE.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la maison d'un
Fermier, un escalier sur une des aîles.*

SCENE PREMIERE.

ROSE.

ARIETTE.



PAUVRE Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne sortira pas;
Il l'a juré, pauvre Colas.
Pauvre Colas.

Il court, il va,

Hé, pourquoi ça?

Je n'en sçais rien;

Il court, il vient.

Dans sa chambre il se renferme,

Et puis il court à la ferme,

Du jardin au colombier,

Et de la cave au grenier,

Et du grenier au sellier.

A ŷ

ROSE ET COLAS,
Pauvre Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne sortira pas :
Il l'a juré, pauvre Colas.
Pauvre Colas.

A présent tu me tourmentes ;
Mais peux-tu t'en prendre à moi ?
Colas, si tu te lamentes,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas, &c.

S C E N E II.

LA MERE BOBI, ROSE.

R O S E.

BON, ne voilà-t-il pas la vieille mere Bobi ! qu'est-ce qu'elle demande ? Qu'est-ce que vous regardez, la mere ?

LA MERE BOBI.
Rien, rien. Où est ton pere ?

R O S E.
Je ne sçais pas ; il est par-tout, & il n'est nulle part.

LA MERE BOBI.
Il feroit mieux de se tenir chez lui.

R O S E.
Vous êtes-venue par la petite ruelle, la mere, vous n'avez pas fermé la porte.

LA MERE BOBI.
Non, non, non.

COMEDIE.

3

ROSE.

Mais qu'est-ce que vous regardez donc ?

LA MERE BOBI.

N'est-ce pas-là ta chambre ?

ROSE.

Oui.

LA MERE BOBI.

Où tu couches ?

ROSE.

Oui.

*(Pendant la ritournelle suivante ,
elles tournent tous deux dans la
chambre.)*

LA MERE BOBI.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor ,
Un trésor c'est la sagesse :
L'argent ne vaut pas de l'or ,
Un peu d'or n'est pas richesse ;
L'argent , l'or & la richesse
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor ,
Un peu d'or n'est pas richesse :
L'argent ne vaut pas de l'or.
L'argent , l'or & la richesse ,
Hé , non , non , c'est la sagesse ;
La sagesse est un trésor.

ROSE ET COLAS,

Parce que j'eus ce printems
 Quatre-vingt & quatorze ans,
 On pense que je radote.
 Bon Dieu ! les mauvais enfans :
 L'un me tire par ma cotte,
 Que les enfans sont méchans !
 L'un me tire par ma cotte,
 L'autre saute devant moi,
 Un petit me montre au doigt :
 Viens-y ; il y viendra :
 Mais le premier qui viendra,
 Le premier qui sautera,
 Le premier qui dansera,
 Je vous lui donne à l'instant
 Pan.
 La sagesse est un trésor,
 Un trésor c'est la sagesse :
 L'argent ne vaut pas de l'or,
 Un peu d'or n'est pas richesse, &c.

S C E N E I I I.

R O S E.

Voyez quel radotage ! Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Si je lui avois répondu un mot, elle ne finissoit plus..... Je ne sçais à quoi m'occuper..... Je n'ai de courage à rien.

(Elle reste à rêver, appuyée
 sur sa chaise.)

SCENE IV.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

TU n'as donc rien à faire aujourd'hui ?

ROSE.

Ah ! vous voilà , mon pere ?

MATHURIN.

Que fais-tu là ?

ROSE.

Je. . . .

MATHURIN.

Oui , je.

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Hé bien , travailles donc.

ROSE.

Mais , c'est que vous allez , & que vous venez.

MATHURIN.

Qu'est-ce que cela te regarde ?

ROSE.

Vous dormez toutes les après-dîné , & aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir besoin de quelque chose.

MATHURIN.

Je t'appellerai , hon , hon , hon.

(Il la regarde faire pendant la ritournelle ,
& il porte le doigt à son front.)

SCENE V.

MATHURIN.

ARIETTE.

SANS chien & sans houlette,
 J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé,
 Qu'une fillette,
 Dont le cœur. . . . dont le cœur a parlé :
 Elle est si lesté,
 Elle est si presté ;
 L'oreille est en l'air,
 L'œil est un éclair :
 Toujours folle
 De plaisir,
 Elle vole
 Vers son desir :
 Mais l'âge & le tems
 Qui tout mene,
 Vengent ses parens
 De leur peine.
 Mere de famille, la fille un jour
 Chante à son tour :
 Sans Chien, &c.

SCENE VI.

MATHURIN, ROSE,

ROSE *accourant.*

AH! mon pere, ah! que je suis fâchée.

MATHURIN.

Quoi!

ROSE.

Je n'ai pas songé à vous dire : hé vite, hé vite,
 hé vite, il faut que vous alliez au château.

MATHURIN.

COMEDIE.
MATHURIN.

J'en fors.

ROSE.

Vous en sortez? & chez le Collecteur.

MATHURIN.

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler? ha... La vieille mere Bobi est venue. ...
N'avez-vous pas dit que vous iriez à la ville?

MATHURIN.

Le fils de Pierre y est allé.

ROSE.

Colas.

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville!

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

Y a-t-il long-temps qu'il... vous aviez dit hier
que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je sorte.

ROSE.

Moi, point du tout, mon pere; mais c'est que
quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuye.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Hé non, hé non, hé non, je n'ai pas besoin de
tes services: j'attends Pierre ici; il m'en fera avoir de la
graine lui, il m'en fera avoir... (*a part.*) La malice,
voyez-vous: je parie qu'elle l'attend.

ROSE *a part.*

Il ne sortira pas.

B

SCENE VII.

MATHURIN, ROSE,
PIERRE LE ROUX.

ROSE.

AH! bonjour, Monsieur Pierre,
PIERRE.

Bonjour, Rose, bonjour.

MATHURIN.

Je t'attendois.

ROSE.

Comment vous portez-vous, M. Pierre ?

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laisse-nous.

ROSE.

Mon pere disoit que vous étiez à la ville.

PIERRE.

Non, c'est mon fils.

ROSE.

Oui, pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non, c'est pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laisseras parler peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandois.

MATHURIN.

Chut... Qu'est-ce que tu fais-là toi ?

ROSE.

Moi ? mon père.

MATHURIN.

Oui, vas t'occuper, vas nous cueillir une salade, épluche-la, lave-la, laisse-nous... (*Comme Rose cherche un panier, & toupille, Mathurin bas la compagnie, & regarde si elle s'en va.*) Hé bien, Pierre Le Roux, comment vont les vignes ?

PIERRE.

Ah ! ah ! assez bien, si ce n'étoit les vers qui nous mangent.

MATHURIN.

Oh ! cela a été de tout temps, qu'y faire ?

PIERRE.

Rien ; il n'y a que Dieu & le temps.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE.

Quand cela sera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que...

SCENE VIII.

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN.

..... HA, la voilà partie. Oh ! ça ,
Pierre Le Roux , ce n'est pas cela dont il s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, *après avoir été chercher un arc.*
Connoissez-vous cela ?

PIERRE.

Cela , pargoy si je connois ça , c'est un arc.

MATHURIN.

Oui , c'est un arc ; mais encore.

PIERRE.

Hé ! c'est le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela suffit.

PIERRE.

C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'est bon ; mais

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'est à merveille , j'ai

PIERRE.

J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN.

Oui , oui , je l'ai vue..... vous sçauvez que.....

COMEDIE.

PIERRE.

Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN.

Je vous en dispense ; je voulois . . .

PIERRE.

Je voulois vous la montrer.

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'est que

MATHURIN.

C'est que , oui , vous avez raison ; elle est belle , je l'ai vue. C'est une tasse qui a une anse , nous la reverrons ; mais j'ai autre chose à vous dire.

PIERRE.

Ah ! dites , dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf , & moi aussi : nos femmes nous ont laissé à vous un garçon , & à moi une fille.

PIERRE.

Oui , qui est bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paroît aussi genti garçon : j'ai un conseil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille , & qu'il vînt à l'entour de chez vous roder quelque jeune gaillard qui vînt vous voir en votre absence , vous m'entendez , qu'est-ce que vous feriez ?

PIERRE.

Ce que je ferois ? Si le garçon ne me convenoit point , je lui dirois : Tiens , un tel , (son nom) je vois toute ta manigance , & je te prie de ne plus faire comme

14 ROSE ET COLAS,

cela, parce que cela me déplaît. D'abord ma fille n'e pas pour toi, parce que tu es un libertin, parce que tu es (enfin ce qu'il feroit) : s'il y revenoit, je me mettroi en colere, je battrois la fille, je battrois le garçon, je.....

MATHURIN.

Oui, vous battriez tout le monde : mais si le garçon vous convenoit.

PIERRE.

S'il me convenoit, (*Il rêve.*) ah ! ah !..... pour lors..... j'enverrois chercher le pere, ou j'irois le trouver moi-même, Mathurin ; car c'est à ceux qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons pas de ça, je dirois au pere tout ce qui se passe, & que votre fils se tienne chez vous ou je l'assomme. Mais mon fils aime votre fille, mais ils se conviennent, mais ils sont d'âge : mais voulez-vous la lui donner ? ah ! parlons, parlons, & nous parlerions.

MATHURIN.

Hé bien, Pierre Le Roux, ce que vous dites qu'il faut que le pere fasse, je le fais : hier nous nous sommes quittés tard, je suis rentré ici : on ne voyoit pas bien clair, j'ai vu quelque chose là-du long, là, entre la table & la muraille : cela marchoit à quatre pattes, j'ai cru que c'étoit un chien, j'y ai donné un coup de pied. Haut pateau à la cour. Ma fille s'est jetté à mon cou, ah ! mon pere, vous revenez bien tard : ah ! mon pere, j'étois inquiète. Ah ! mon pere. Donne-nous de la lumière, lui ai-je dit.

PIERRE.

Hé bien.

MATHURIN.

Hé bien, pendant qu'elle alloit en chercher, j'ai trouvé cet arc-là sous mes pieds.

PIERRE.

Ici.

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah ! ah !

MATHURIN.

Ainsi je suis sur que ce qui marchoit à quatre pat-
tes , n'est autre que votre fils. Il est inutile , je crois , de
vous dire que cela ne me plaît pas ; ainsi recommandez-
lui bien de ne plus venir ici ; ou si je l'y trouve , il s'en
repentira ; il m'a joué un tour de chien , & moi je pour-
rois lui en jouer un qui ne lui feroit pas plaisir.

PIERRE.

Mais si nos jeunes gens s'aiment , & que nous
puissions

MATHURIN.

Ah ! parlons , je ne demande pas mieux.

PIERRE (*après avoir rêvé.*)

Que donnez-vous à votre fille en mariage ?

MATHURIN.

Tout & rien : & vous à votre fils ?

PIERRE.

Tout & rien , je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages , mes
premières charrues.

MATHURIN.

C'est-à-dire vos anciennes.

PIERRE.

Oui , ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi je lui donne le trousseau qu'elle a filé , tous les

16 ROSE ET COLAS,

joyaux de sa mere, ses hardes, son linge, ses garnitures, ses coeffes, sa croix d'or, ses boucles d'or, (elle les a déjà) les gants de soie, le collier, le ruban; je veux qu'elle paroisse.

PIERRE.

J'entends, nous leur donnerons peu de chose que nous voudrions faire valoir beaucoup.

MATHURIN.

Comme ça se pratique.

PIERRE.

Vous ressouvenez-vous de notre vieux Bailli? Mes enfans, mes enfans, (disoit-il avec sa petite canne,) le hasard commence les mariages, & la vanité les finit.

MATHURIN.

Vanité, si vous voulez; mais je les associerai à ma ferme.

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.

PIERRE.

Et moi aussi; & combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque chose? Mais il faut d'abord faire connoître aux jeunes gens ce que c'est que la dépense d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends: oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE

COMEDIE.

17

PIERRE.

Moi , ce qui m'inquiète , c'est que je ne sçais comment ils se tireront de cet embarras - là : ils sont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes ! Pierre Le Roux , nature , jeunesse & santé , vous vous souvenez de la chanson.

PIERRE.

C'est sur moi qu'elle a été faite & sur feue ma femme.

MATHURIN.

Je le sçais bien.

PIERRE.

Je ne sçais si je m'en ressouviendrois : il y a ma foi long-temps.

MATHURIN.

Oui , il y a long-temps : je n'étois pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSO N.

Avez-vous connu Jeannette ?

Avez-vous connu Jeannor ?

L'un & l'autre étoit plus fort

Qu'un mouton qui pâit l'herbette.

Un beau jour que dans les champs

Ils alloient tous deux cherchant

Leurs troupeaux qui vont paissans ,

Ils s'acostent en dandinant :

Ils se parlent en riconnant ,

Rien n'étoit si drole.

Hé bien , dans le même été ,

Ce fut le couple le plus fûté ;

L'esprit , le bon sens , la parole.

Nature , jeunesse & santé ,

Sont trois bons maîtres d'école.

C

MATHURIN.

Comme on a chanté cela, dans le village ! Hé bien, cet embarras-là vous a-t-il fait mourir ? Vous étiez cependant bien jeunes tous les deux.

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'étoit pas forte : mon fils est tout son portrait.

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Sçavez-vous qu'elle me gêne, oui elle me gêne, elle me gêne... plus que feue ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis quelque drolerie, elle me reprend : c'est comme sa mere, & pire encore ; car il faut respecter la jeunesse.

PIERRE.

Vous avez raison.

MATHURIN (*en prenant la main de Pierre.*)

Enfin, c'est conclu, & le plutôt sera le mieux.

PIERRE.

Le plutôt, non ; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Hé, n'ai-je pas ma moisson ?

PIERRE.

C'est à cause de cela, ils en auront plus de cœur à nous aider ; remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver, c'est un mauvais temps.

PIERRE.

C'est le meilleur pour les mariages, c'est encore ce que nous chantoit le Bailli.

MATHURIN.

Votre Bailli, votre Bailli avec ses grandes chansons, les trois quarts du tems il ne sçavoit ce qu'il disoit.

PIERRE.

Ecoutez, écoutez.

C O M É D I E.

M A T H U R I N.

Je sçais ce que vous voulez dire.

P I E R R E.

Non, non.

M A T H U R I N.

Hé, tenez.

C H A N S O N.

Au printems naissent les fleurs ;
Dont les fruits parent l'automne ;
Mais assis sur une tonne ,
C'est l'hiver qui se couronne
Du tribut de leurs faveurs.

Ainsi l'hiver dans ses fêtes
Doit s'embellir des instants ,
Et se parer des conquêtes
Que l'amour prépare au printems.

P I E R R E.

Hé bien , vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

M A T H U R I N.

Une chanson n'est pas une raison.

P I E R R E.

C'est la réponse à la nôtre , c'est la réponse à la nôtre , c'est. . . Vous rêvez.

M A T H U R I N.

Oui je rêve. . . Voulez-vous que je vous dise franchement la vérité ?

P I E R R E.

Sans doute.

M A T H U R I N.

Je suis un homme moi , je ne suis pas une femme ;
je ne veux pas avoir ma fille pendue à mes côtés comme
un trousséau de clefs. Elle est sage ; elle est sage : ah !
très-sage : mais peut - être aime - t - elle votre fils ; & la
sageesse d'une fille qui aime , est plus mère qu'il ne faut.

C ij

ROSE ET COLAS,
PIERRE.

Hé moi, hé moi, n'ai-je pas les mêmes appréhensions ; les mêmes, non ; mais d'autres. Mon fils est vif, bon cœur, mais prompt ; & je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir & de quitter le pays.

MATHURIN.

Hé bien, finissez-donc.

PIERRE.

Ho, nous serons toujours à même.

MATHURIN.

Hé, ne voyez-vous pas qu'ils vont nous tourmenter ?

PIERRE.

Bon, tourmenter ! il y a moyen à tout. La première fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte ; il sera triste. Je lui dirai : Qu'est-ce que tu as ? Il est franc, il me contera son chagrin. Vas, je parlerai au pere. Ah ! je vous remercie. Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Hé bien, huit jours.

PIERRE.

Après cela, ce sera vous qui n'aurez pas le tems de me parler : encore huit jours de gagné.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagné.

PIERRE.

Ensuite nous parlons, mais nous ne convenons pas de nos faits : encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés.

MATHURIN.

Hé bien, huit & huit font seize, & huit font vingt-quatre, & huit, c'est...

C O M E D I E.

21

P I E R R E.

C'est trente-deux.

M A T H U R I N.

Nous voilà juste en pleine moisson.

P I E R R E.

Ah ! ah ! alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson , & pendant les vendanges , que le soir ils n'aient envie que de dormir.

M A T H U R I N.

Enfin voilà les vendanges finies.

P I E R R E.

Ah ! qu'ils ne sont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans le village , où j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous commencera par des injures , alors la rupture, alors les caquets , les femmes s'en mêleront : de là des rapports , des médisances , des calomnies. Ne me parlez jamais de cet homme-là , ne me parlez jamais de cet homme-ci , qu'il s'aille promener lui & son fils. Qu'il aille au diable lui & sa fille. Nos jeunes gens pleureront : ils s'en aimeront davantage ; & puis quelque honnête homme viendra s'entremettre , il nous racommodera , & croira avoir bien de l'esprit ; & puis l'hiver , & puis les Rois , & puis le mariage.

M A T H U R I N.

Cela nous donnera de la peine.

P I E R R E.

De la peine , de la peine , je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

M A T H U R I N.

Vous n'en auriez pas mal.

P I E R R E.

Pas mal. . . ah ! que j'ai encore le poignet roide.

(Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, & le donne ensuite à Mathurin qui fait le même jeu.)

SCENE IX.

ROSE, PIERRE, MATHURIN.

DUO.

MATHURIN.

PIERRE.

<p>A H! ah! ah! comme il y viendra, Comme il y viendra : La vieilleffe a mis un terme. A cette vigueur - là ; Vous n'avez plus le poignet ferme , Soyez certain de cela. Bon , bon , ah! fort , Bon , bon , encor plus fort. Donnez , donnez , pere Le Roux.</p> <p>Oui , c'est à nous; oui, c'est à nous. Qu'il appartient encor Un plus heureux effort.</p> <p>J'ai plus que vous le poignet ferme , Soyez certain de cela , M'y voilà , non.</p> <p>Bon , bon , bon , M'y voilà . . . non.</p> <p>Ce n'est plus nous , Ce n'est plus nous.</p>	<p>J'Ai bien encor le poignet ferme. Soyez certain de cela.</p> <p>M'y voilà , non , Bon , non.</p> <p>Tenez , prenez , Voyons à vous.</p> <p>Voyons à vous. Ah! ah! comme il y viendra : La vieilleffe a mis un terme A cette vigueur là. Vous n'avez point le poignet ferme , Soyez certain de cela.</p> <p>Bon , bon , ah! , fort , Ahi , fort.</p> <p>Hé bien , hé bien , étoit-ce à vous Que convenoit encor Un plus heureux effort ?</p>
--	---

MATHURIN.

PIERRE.

Ami, ami, laissons cela,
 La vieillese nous dit hola:
 Laissons à nos enfans
 Faire ce qu'on fait à vingt
 ans.

Laissons cela,
 La vieillese nous dit hola:
 Laissons à nos enfans
 Faire ce qu'on fait à vingt
 ans.

(*En se retournant, pendant la ritournelle, ils apperçoivent Rose qui peut les avoir écoutés: ils se retirent l'un d'un côté du Théâtre, & l'autre de l'autre: ils frappent du pied, ruminent, & feignent la plus grande colere.*

PIERRE.

Morbleu elle nous a entendus.

MATHURIN.

Quelle imprudence!

PIERRE.

O ciel!

MATHURIN.

Pierre Le Roux.

PIERRE.

Mathurin.

MATHURIN.

Vous êtes un coquin.

PIERRE.

Tu me le payeras.

(*Ils se promènent comme des furieux; Rose se leve, range sa chaise, les regarde, & commence le Trio.*)

TRIO.

ROSE.	PIERRE.	MATHURIN.
Mais, mais ils sont en courroux :	Oui, je me moque de vous	
Oui, je les crois en colère.	Je me ris de ta famille :	
Mon pere, mon pere,	Ta fille, ta fille,	
Pierre Le Roux.	N'est rien pour nous.	
O ciel ! ô ciel !	Je ris, je ris	Si j'en croyois mon courroux :
Pourquoi... pourquoi ?	De ton courroux.	Oui, la main, la main me grille :
† Dites - moi, dites - moi !		Ma fille n'est pas pour vous.
ah ! ah ! ah ! ah ! ciel !		(à part.)
Pourquoi vous mettre en courroux ?	Oui, je me moque de vous, (à part.)	Bien, bien.
Pourquoi vous mettre en colère ?	Bien, bien, bien.	
Mon pere, mon pere,	Oui, je me moque de vous,	
Pierre Le Roux.	Je me ris de ta famille :	Si ce n'étoit ma fille.
Mon pere, mon pere,	Ta fille, ta fille,	
Mais dites - moi donc pourquoi.	N'est rien pour nous.	
C'est de moi, c'est de moi.	Suis-je fou, suis-je fou ?	C'est bien moi, qui ferois fou,
Mais pourquoi ?	Pour vous, non jamais.	Et ma fille est trop gentille :
Pourquoi sortir, pourquoi,	Veux-tu, veux-tu sortir ?	Ma fille n'est pas pour vous.
Ah ! quel effroi !	Prends garde à toi :	Bien, bien.
Je vais mourir.	Veux - tu fortir ?	Prends garde à toi,
Hé, pourquoi tout ce courroux ?	Prends garde à toi : bis.	Prends garde à toi.
Pourquoi vous mettre en colère ?	Bien, bien, très-bien :	Bien, bien, bien :
Mon pere, Pierre Le Roux.	Sors, fors, fors, fors.	Sors, fors, fors.

ROSE.

COMEDIE.

27

ROSE.	PIERRE.	MATHURIN.
	Je veux que de mille coups. Et que le diante m'emporte.	S'il passe devant ma porte.
Pourquoi menacer de coups ? Quelle fureur vous transporte !	Et que le diante m'emporte.	
Quelle fureur vous transporte !		Je veux que de mille coups, S'il approche de ma porte.
Colas, Colas, quoi ! c'est pour lui.	Je veux que de mille coups, Je veux que le diable emporte Ta porte & tes verroux.	Si Colas, si Colas Vient ... vient ... vient ici.
Colas ne vient pas chez-nous, Ou du moins il n'y vient guère. Mon pere, mon pere, Pierre Le Roux.	Si vous ne le payez tous. (<i>à part.</i>) Bien, bien, bien, bien.	Où, où, où, où.
Ha Pierre ! ha Pierre ! Ha mon pere ! appaisez-vous.	Je veux que de mille coups, Je veux que le diable emporte Ta porte & tes verroux.	Où, s'il passe devant ma porte.
Excusez, excusez : Hélas ! pardon.	Hé bien, hé bien, fors, Sors donc, fors donc.	Si je vais prendre un bâton, Tu sçauras, comme j'assomme : J'ai le bras bon.
Non, non ; restez, restez, Non, non, Quel déplaisir !	Sors, il faut finir, Il faut finir, Il faut finir.	Sors, fors ; il faut fortir, Il faut fortir.

S C E N E X.

MATHURIN *saisissant un rateau,*
ROSE.

MATHURIN.

ET toi, si je sçais que tu parles à son fils. . Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte ? j'y vais mettre un cademat. Si je sçais que tu lui parles, vois-tu ce rateau, le manche est de cœur de bois de cornier, à pleine main, c'est pour le servir. Qu'il y vienne morbleu, qu'il y vienne : si je le trouve ici. . . pour aujourd'hui tu ne lui parleras pas. Je vais fermer la porte à double tour.

S C E N E XI.

ROSE *pendant la ritournelle prend le rateau, & le cache.*

A R I E T T E.

Demandez-moi
Pourquoi,
Pourquoi cette colère :
Ils étoient d'un si bon accord.
Ah ! mon pere,
Mon pere a tort,
Il a grand tort, il a grand tort.

C O M E D I E.

27

Voici l'instant que Colas va venir.

Hélas ! hélas ! que devenir ?

Il verra dans mes yeux que je me désespère ;

Hélas ! que devenir ?

Ne se plus voir , il faut mourir.

Demandez-moi , &c.

Hélas ! j'étois si contente

Dans l'attente

De le voir

Ce soir.

Que faire

S'il va venir ?

Que faire. . . .

Ah ! c'est à mon pere

Que je dois obéir !

Demandez-moi , &c.

On frappe , (*pan , pan*) Ah ! c'est Colas , ah ! c'est lui.

COLAS (*à travers la porte.*)

Rose , Rose , c'est moi.

R O S E.

Ah ! c'est lui , la porte est fermée à double tour.

C O L A S.

Rose.

R O S E.

Je ne veux pas répondre , cela lui feroit trop de peine : il faudroit que je lui dise pourquoi la porte est fermée à double tour. Hé bien , tant mieux qu'elle soit fermée , j'en suis charmée : il auroit vu que je suis chagrine. Le cœur me bat , il n'appelle plus . . . il n'appelle plus ! il est parti ! il est parti ! Ha , ha , il s'est bien vite en allé ; je ne l'aurois pas cru : ah ciel ! il pousse le contrevent ah ! le méchant , je vais me cacher.

D ij

SCENE XII.

ROSE, COLAS.

COLAS (*par la lucarne.*)

ROSE, Rose, elle n'y est pas.

ROSE (*cachée sous la rampe de l'escalier.*)

[Ah! cela me fait peine.]

COLAS.

Rose, voilà un bouquet; elle n'y est pas, je vais le jeter à sa place, elle le trouvera. (*Il jette le bouquet qui tombe par terre.*) Ah ciel! le voilà par terre, elle peut marcher dessus; si je pouvois descendre: ah! je descendrai bien. (*Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne, son chapeau tombe en dehors.*) Bon, voilà mon chapeau tombé: qu'importe? *Il descend, ramasse le bouquet, le met sur la table, sur la chaise, à la quenouille, à son côté. Pendant la ritournelle, Rose a l'air très-embarrassé, & se montre de temps en temps.*

ARIETTE.

C'est ici que Rose respire,
 Ici se rassemblent mes vœux:
 Si j'étois maître d'un Empire,
 Je le donnerois pour ces lieux.
 Ah! Rose, que l'on est heureux,
 Lorsqu'on soupire,
 Et lorsqu'on est deux!

Ce lin
 Fut pressé de sa main,
 Sa bouche
 Touche,

COMEDIE.

29

Cette quenouille
Si joliment ;
Tant joliment ,
Elle la mouille
En la filant.
Que je la baïse ;
Et cette chaise ,
Ici tout est , tout est charmant.

C'est ici , &c.

Bouquet joli
Que j'ai cueilli
Pour elle ,
Si de ma belle
Vous êtes accueilli :
Si sa main
Sur son sein
Vous pose ,
Dites-lui , Rose ,
Charmante Rose ,
Votre amant n'ose ;
Il n'ose , il n'ose ,
Il ne peut exprimer
Comme il sçait vous aimer.
Ah ! Rose , que l'on est heureux ;
Lorsqu'on soupire , & lorsqu'on est deux !

(*A la fin de la ritournelle , Colas cherche
à sortir par la lucarne. Rose montre du
dépôt de ce qu'il s'en va : lorsqu'il est prêt
de sortir , elle prend une pelotte de laine ,
elle la lui jette. Il la voit , & descend.*)

20 ROSE ET COLAS,

COLAS.

Te voilà, te voilà, ah ! Rose, quoi ! te voilà.

ROSE.

Va-t-en, va-t-en.

COLAS.

Dis-moi donc ?

ROSE.

Non, fors vite.

COLAS.

Pourquoi te cacher ?

ROSE.

Va-t-en, je t'en prie : mon pere. . . .

COLAS.

Ne crains rien, laisse-moi.

ROSE.

Non, je t'en prie, je ne t'écoute pas.

COLAS.

J'étois à la ville.

ROSE.

Ah ! que je suis malheureuse de m'être montrée !

COLAS.

Qu'un seul mot.

ROSE.

Hé bien, quoi !

COLAS.

Pour quelle raison, dis-moi.

ROSE.

Ah ! je t'en prie, je te le demande à genoux :
fors vite. A ce soir, à ce soir.

COLAS.

Je t'obéis, ah ! quelle cruauté !

ROSE.

Oui, oui, va-t-en.

(Colas remonte sur la table, sur la cheville, &
prêt de passer par la lucarne, il la regarde pendant
la ritournelle, & il redescend.)

COMEDIE.

11

D U O.

ROSE. COLAS.

M'aimes-tu, ah! comme je t'aime? M'aimes-tu, ah! comme je t'aime?

Je n'ai qu'un desir
De l'être de même,
Le jour, la nuit
Ton image me suit:

Je te vois, là, là: ah! comme je t'aime. Je te vois, là, là: ah! comme je t'aime.

Es-tu comme moi
Quand je pense à toi?
Adieu mon ouvrage,
Je n'ai nul souci,
Je suis sans courage,
Et je reste ainsi.
M'aimes-tu, &c.

Es-tu comme moi
Quand je pense à toi?
Adieu mon ouvrage,
Je n'ai nul souci
De mon labourage,
Et je reste ainsi.
M'aimes-tu, &c.

ROSE.

Oh ciel! voilà mon pere, je l'entends: vite sauve-
toi.

COLAS.

Ah! que j'aurai bientôt... A ce soir.

ROSE.

Vite, mon pere, ah ciel!

(Colas a beau se hâter, il
il est forcé de rester sur
la cheville, parce que la
lucarne s'est refermée.

SCENE XIII.

ROSE, MATHURIN, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

AH! ah! quelle douleur
 Pour le cœur
 D'une fille,
 Qui seche, qui grille
 De voir son Amant!
 Ah! c'est un grand tourment.

Quel âge a donc la pauvre enfant?
 Seize ans, seize ans bientôt.
 Hé, tôt, tôt, tôt,
 Qu'on la marie.

Ah! papa, je vous prie,
 Ou c'est fait de ma vie:
 La pauvre petite en mourra,
 Ah! ah! quelle douleur, &c.

(Pendant la ritournelle, Mathurin
 ramasse la pelotte de laine que Rose
 a jetée à son Amant.)

ROSE (à part.)

Que je suis en peine. Comment va-t-il sortir de là?

MATHURIN.

Elle a bien du soïn. Comment auroit-elle soïn d'un
 ménage? Elle n'a seulement pas soïn d'une pelotte de
 laine

laine. . . . (*Elle le prend d'un geste rude.*) Je te. . .
 Ah ! tu boudes , tu as de l'humeur. . . Tu ne dis mot ;
 ah ! tu es curieuse. . . Ah ! tu écoutes. . . Qu'est-ce que
 tu as entendu ? Rien , oui rien. . . Je te donnerai ma
 fille , je te donnerai mon fils : nous t'avions bien vue ,
 nous nous moquions de toi. . . Et sçais-tu ce dont tu es
 cause. C'est qu'à l'instant il a ordonné (*Il bâille par
 degrés.*) ah ! ah ! il a ordonné à son fils de partir pour
 trois ans pour la province , & c'est vrai : car je l'ai vu
 monter à cheval ; il ne s'y tient pas mal. Ah ! tu es
 curieuse , ah ! tu boudes , tu ne dis mot ; oui , hin ,
 ha , tu boudes ; ha , c'est cruel : ah ! quelle douleur !
 ah ! ah ! ah ! tout cela m'ennuye ; cela me donne envie
 de dormir , oui ; on va la marier , une paresseuse qui
 n'est capable de rien.

R O S E.

Mon pere.

M A T H U R I N.

Une vaniteuse qui ne songe qu'à se mirer.

R O S E.

Mais mon pere.

M A T H U R I N.

Sans soin , sans amitié , sans vigilance.

R O S E.

Pouvez-vous dire que je. . . .

M A T H U R I N.

Qui laisse traîner jusqu'à sa laine. (*Elle sourit d'un
 vire amer.*) Boire , manger , dormir , & faire ses qua-
 tre repas , voilà ce qu'il lui faut.

R O S E.

Pouvez-vous me faire quelque reproche ? . . .

M A T H U R I N.

Qui n'a que l'amour en tête , qui n'aime que son
 Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûteroit :
 Colas. . . Colas , un libertin , un vagabond qui est

E

34 **R O S E E T C O L A S,**
amoureux de toutes les filles , qui en conte à toutes
celles qu'il voit ; mais il est parti. S'amouracher d'un
garçon , & de qui encore ? Si je le trouve ici , mais il
est parti , hi , hi , ah ! ah ! que je l'y trouve. Allons
chante , veux-tu chanter ?

R O S E (*faisant une poupée
à sa quenouille.*)

Je vais chanter.

M A T H U R I N.

Si , si , si , si , je m'endors , tu me réveilleras , en-
tends-tu ? Tu me réveilleras dans une heure. Tiens son
diable d'arc ; s'il vient le rechercher , tu le lui donneras.

R O S E.

Mon pere , que n'allez-vous sur votre lit ?

M A T H U R I N.

Je , je , je , je ne veux pas dormir , chante , chante.

R O S E.

Mais si vous dormez.

M A T H U R I N.

J'entendrai bien si tu ne chante pas.

R O S E.

S'il pouvoit s'endormir !

A R I E T T E.

Il étoit un oiseau gris
Comme un' souris ,
Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit
Nid :
Sitôt qu'ils font tous éclos
Bien à propos ,
Ils vont chantant nuit & jour
Au bois d'amour :
Aimez , aimez-moi ,
Mon petit Roi :

Donne-moi ta foi, je suis à toi.

Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

Quand ces oiseaux vont chantans

Dès le printemps,

La violette a plus d'odeur,

Plus de fraîcheur,

Le papillon vole mieux

Dedans les cieux,

Et Jeannton dit nuit & jour

Au bois d'amour,

Aimez, aimez-moi,

Mon petit Roi,

Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

Ces oiseaux ont tant chanté

Pendant l'été,

Que leur gosier & leur bec

Est tout à sec ;

Mais nous sçavons leurs chansons,

Et nos garçons

S'en vont chantans nuit & jour

Au bois d'amour :

Aimez, aimez-moi,

Mon petit Roi :

Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

(Colas soutenu par cette cheville, en remontant ses jambes, perd l'équilibre ; il tombe sur la table, de la table par terre, & il entraîne avec lui la selle & la bride qui sont sur une cheville à côté)

R O S E.

Ah ciel ! ah Colas !

MATHURIN.

Qui est là ? qui est là ? qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? quel bruit ? quel vacarme ?

E ij

ROSE.

Mon pere . . . Colas . . .

COLAS.

C'est moi , c'est moi.

MATHURIN.

Hé bien , qu'est-ce que tu veux toi ? qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que cela veut dire ? est-ce qu'on entre comme ça dans une maison ? j'ai cru que le toit . . . que l'enfer . . . que le diable . . . Qu'est-ce que tu demandes , voyons ?

COLAS.

Monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Monsieur Mathurin , hé bien.

ROSE.

Ah ! certainement il s'est blessé , ah ! je me meurs , ah ! je n'en peux plus.

COLAS.

Rose , Rose , vous vous trouvez mal. (*Elle se trouve mal.*)

MATHURIN.

Rose , Rose , laisse - là , laisse - là ce sot qui entre comme une bombe : il lui a fait peur , j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien , ma fille , c'est moi , c'est moi , c'est Colas.

COLAS.

C'est que je suis glissé , & je suis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas blessé ?

COLAS.

Non , bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir si je sçavois ce que c'étoit . . . Mais pourquoy viens-tu ici ?

COLAS.

Je venois

MATHURIN.

Tu venois parbleu, j'ai bien entendu que tu venois,
mais pourquoi viens-tu.

COLAS.

Pour vous rapporter ce que

MATHURIN.

Quoi !

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi ! cela.

COLAS.

Le voici, cette selle & cette bride que mon pere
vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en sçavois rien, mais quand

COLAS.

Vous vous portez bien, Mr Mathurin, & Made-
moiselle Rose.

MATHURIN.

Oui, eui, nous nous portons bien tous. Allons tour-
nez-moi les talons, & ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Est-ce que je vous ai offensé ?

MATHURIN.

Non, non, mais je suis le maître chez moi, & je
ne veux pas que tu y viennes.

COLAS.

Hé, la raison.

MATHURIN.

Demande-la à ton pere, tiens le voilà.

SCENE XIV.

COLAS, MATHURIN, ROSE,
PIERRE.

COLAS.

AH ciel!

ROSE.

Ah grands Dieux!

PIERRE.

J'avois oublié . . . Qu'est-ce que tu fais ici toi ?

COLAS.

Mon pere, je venois de la ville où j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS.

Sitôt que le Monsieur a vu votre papier . . .

PIERRE.

Ce n'est pas cela que . . .

COLAS.

Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la somme en entier; j'ai vingt-deux écus de six liv. trois louis Louis d'or, & en monnoye; je vais, mon pere.

PIERRE.

Mais dis-moi un peu.

COLAS.

Mon pere, il seroit charmé de vous connoître.

COMEDIE.

ROSE.

39

Vous m'avez fait cueillir une salade.

MATHURIN (à sa fille.)

(Les deux peres se donnent un regard
d'intelligence.)

Tais-toi.

PIERRE (à son fils.)

Tais-toi , pourquoi es-tu ici , t'y ai-je envoyé ?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé , il a donc plus de soin
que vous ; car il m'a rapporté la selle & la bride que je
vous avois prêtées.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cette selle & cette bride ,
qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une selle.

MATHURIN.

Oui.

PIERRE.

Une selle que j'ai empruntée moi , j'en ai quatre
chez-moi.

MATHURIN.

Il me la rapporte cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire ?

COLAS.

Je l'avois empruntée pour un de mes amis dans le
village.

PIERRE.

Belles cachoteries , belles précautions , plutôt que de
lui en prêter une des nôtres : enfin . . .

SCENE XV.

COLAS, ROSE, MATHURIN,
PIERRE, LA MERE BOBI.

LA MERE BOBI (*regarde la lucarne.*)

AH! ah! oui, c'est-là.

COLAS (*d'un air satisfait.*)

Bon, voilà la mere Bobi.

LA MERE.

Ah! les voilà tous.

MATHURIN.

Hé bien, Maman, qu'est-ce que tu veux?

LA MERE.

Ce que je veux.

COLAS.

Qui, la mere, donnez-moi le bras.

LA MERE.

Ne me touche pas : ah ! qu'on a bien raison de dire
que c'est la négligence des peres qui dérange les enfans.
A peré négligent, enfant libertin ; (*regardant la fille*)
& qui perd mere perd sagesse. J'ai vu, j'ai vu que les
peres conduisoient les enfans, à présent ce sont les en-
fans qui conduisent les peres, aussi le ciel est offensé.

MATHURIN.

De quoi.

LA MERE.

De tout.

PIERRE.

Peut-être de vous entendre.

LA MERE.

Je ne parle pas à toi, Pierre Le Roux, tu es trop sage.

ROSE.

C O M E D I E.

41

R O S E.

Est-ce à moi, la mere ?

L A M E R E.

Oui, petite effrontée, si ta mere vivoit, comme je te ferois battre.

R O S E.

Mais vous êtes venue pour quelque chose.

L A M E R E.

Oui, pour dire à ton pere, pour dire à ton pere qu'il y a plus d'aveugles que de clair-voyans.

(*Ils rient tous.*)

Ah ! ah ! ah !

M A T H U R I N.

Grande nouvelle, ah ! ah ! ah !

L A M E R E.

Ah ! ah ! ris, montre tes dents comme si tu voulois me mordre : il y a bien à rire pour toi. Tiens, si j'avois sçu ce que je sçais quand je t'ai nourri, je t'aurois plutôt laissé mourir de faim.

C O L A S.

Et moi, la mere, quand vous m'avez sevré.

L A M E R E.

Tais-toi, petit drole, petit misérable qui feras maudit, j'en demande à Dieu pardon : ce n'est pas cela que je voulois dire.

R O S E.

Ah ! la mere, vous maudissez !

C O L A S.

Ah ! vous donnez des maudiffons.

L A M E R E.

C'est toi qui en es la cause : tiens avec mon bâton je te . . . je te . . .

C O L A S (*à Rosette.*)

A ce soir : je m'en vais, car elle est folle.

F

12 ROSE ET COLAS,

PIERRE,

Tais-toi.

LA MERE.

Folle, folle, je vais te faire voir comme je fais
folle; reste, reste, fais-le rester, Pierre Le Roux,

PIERRE.

Ici reste, puisqu'elle le veut.

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de rester.

LA MERE.

Je le crois bien, petit coquin, tu ne demandes pas
mieux.

MATHURIN.

Hé bien, que voulez-vous nous dire?

PIERRE.

A qui en voulez-vous?

LA MERE BOBI.

Que vous devez rongir l'un & l'autre de ce que je
veux dire.

PIERRE.

Oui pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MERE BOBI.

Je ne le dirai que trop, mais je ne veux pas qu'on le
batte.

MATHURIN.

Qui, dites donc?

PIERRE.

Allons donc.

LA MERE BOBI.

Comment? deux hommes de votre âge: car toi,
Gilles-Nicolas Mathurin, tu es né... sept de Janvier
de l'année...

MATHURIN.

Après, nous sçavons notre âge.

C O M E D I E.
P I E R R E.

43

Oui.

L A M E R E B O B I.

Je t'ai tenu sans reproche dans mon tablier.

M A T H U R I N.

Ensuite, dites, ou nous en allons.

P I E R R E.

Nous vous laissons là.

R O S E.

Je crains bien.

C O L A S.

Elle va nous parler des aveugles.

L A M E R E B O B I.

Tu voudrais bien que tout le monde le fut. Souffrir
que ce petit scélerat & cette effrontée se parlent, tant
que la nuit dure, à la fenêtre.

R O S E.

Ah ! comme c'est faux.

C O L A S.

Ah ! peut-on mentir ?

C O L A S E T R O S E.

C'est faux, c'est faux.

R O S E.

Oui c'est faux : mon pere sçait bien que je me couche
en même-temps que lui.

C O L A S.

Je couche dans la chambre de mon pere.

L A M E R E B O B I.

Oui : & tu te levés, & tu descends par la fenêtre du
grenier, par la poulie : on t'a vu, tout le village le sçait.

R O S E.

Peut-on dire des choses comme cela ?

C O L A S.

Si je sçavois ceux qui l'ont dit, ils auroient affaire
à moi.

F ij

ROSE ET COLAS;
LA MERE BOBI.

C'est moi , c'est moi qui le dis ; voyons si j'aurai
affaire à toi.

COLAS.

Si vous radotez.

PIERRE.

Tais-toi encore un coup.

LA MERE BOBI.

Je radote : tiens , je n'aurois pas tout dit , mais je
vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh ciel ! pourquoi la défier ?

LA MERE BOBI.

Ne le battez pas toujours. Comment tout à l'heure
tu n'as pas frappé à cette porte ?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MERE BOBI.

Pour entrer : que n'entrais-tu ? que n'entrais-tu ? Tu
n'as pas fait le tour de la maison , tu n'as pas sauté dans
la petite ruelle , tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous
de la muraille l'un après l'autre , tu n'as pas enjambé
par-dessus le mur , & sauté dans mon jardin ?

COLAS.

Non , non , non.

LA MERE BOBI.

Non , non. Comment je ne t'ai pas vu monter sur
mon figuier ? La branche a cassé , ah ciel ! Mais
rien ne le corrige , il s'est relevé comme un furieux.
Comment tu ne t'es pas relevé comme un furieux. Tu
n'as pas pas monté sur mon noyer , & passé par la
Lucarne ? tiens , la voilà pour me démentir.

COMEDIE. 45

COLAS.

Non, non, c'est faux.

LA MERE BOBI.

Ah! race de satan, tu me déments.

COLAS.

Oui, je vous déments.

LA MERE BOBI (*montrant le chapeau.*)

Hé bien déments donc ton chapeau que tu as laissé
tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment ?

COLAS.

Ah ciel!

ROSE.

Ah! grands Dieux.

MATHURIN.

Ah! parbleu je ne m'étonne plus, par le diable j'ai
cru que c'étoit l'enfer. Ah! Pierre Le Roux, ah! Pierre
Le Roux.

ROSE.

Ah! la mauvaise femme, pouvez-vous ?

COLAS.

Demandez-moi, qu'est-ce que je vous ai fait; oui,
je m'en vas; oui, mon parti est pris; oui, je vais quitter
le pays, je suis au désespoir.

LA MERE BOBI.

Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir? Ce petit coquin-là
me fera mourir de chagrin.

(*Elle tire son mouchoir, & pleure.*)

MATHURIN.

PIERRE LE ROUX.

LA MERE BOBI

Ceci me paroît fort.

*aux peres.*J'en suis d'accord,
j'en suis d'accord.Qu'en pensez-vous ?
qu'en pensez-vous ?Qu'en pensez-vous,
qu'en pensez-vous ?

Il faut, il faut prendre un parti.

Il faut prendre un parti.

Qui l'auroit dit ?
Qui l'auroit cru
Comme cet amour
s'est accru ?
Qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru ?
Voyez-les donc.Comme cet amour
s'est accru.
Voyez, voyez - les
donc.Moi mon avis
Dans tout ceci,
Moi mon avis
Dans tout ceci,
C'est qu'il faudroit
Prendre un parti,
C'est qu'il faudroit
prendre un parti.
Moi je me suis
Bien apperçu
Comme cet amour
s'est accru :
Voyez les donc,
Voyez-les donc.Eh ! qui l'auroit cru,
Comme cet amour
s'est accru ;
Mais qui l'auroit cru,
Comme cet amour
s'est accru.Ah ! qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru ?

Voyez, il perd la raison.

Voyez, il perd la raison.

Voyez - les donc,
voyez - les donc :Mais comment pouvoir nous défendre ?
Éléchirons - nous ? il faut éléchir.Mais comment pouvoir nous défendre ?
Non, réfléchissons à loisir.Voyez - les donc :
Ils me feront tous
deux mourir.

LA MERE BOBI *aux enfans.* COMEDIE. COLAS. ROSE. 47

	Adieu , Rosette , je m'en vas.	
Aussi vous m'obti- nez trop fort :		Ne t'en vas pas , ne t'en vas pas.
Pourquoi m'obtinez- vous si fort ?	Ne pleure pas , pense à Colas.	Ne t'en vas pas , ne t'en vas pas.
	Ne pleure pas , ne pleure pas.	Ne t'en vas pas , ne t'en vas pas.
Mais , mon fils Colas.	Pense à Colas , Ne pleure pas :	
Mais , mon fils Colas.	Pense à Colas , Ne pleure pas.	
Mon fils Colas , ne pleure pas.	Adieu , Rosette , je m'en vas , je m'en vas.	Si tu pars , tu ne me retrouveras pas.
J'appaiserai.	Espérons tout , mon pere est tendre.	Je mourrai , car je suis trop tendre.

18 ROSE ET COLAS,
 MATHURIN. PIERRE LE ROUX. LA MERE BOEL!

Fléchirons - nous ? il Non, réfléchissons à Ils ^{aux peres.} me feront tous
 taut fléchir. loir. deux mourir.

Laisse-le dire, il n'y D'autre bien, d'autre
 voit rien. bien,

Pourquoi nous mon-
 trer cet argent ?

Ah ! ne le battez pas.

Laisse-le dire, il n'en- D'autre bien, d'autre
 tend rien. infolent, infolent.

Ah ! ne le battez pas.

Que faire,
 Que faire ?
 Que ferons-nous,
 Que ferons-nous ?
 Ne vous déplaîse, il Ne vous déplaîse il
 perdra la raison. perdra la raison.

Ecoutez-moi,
 Ecoutez-moi.
 Ne vous déplaîse, il
 vous rend votre
 argent.

Faites - lui ferrer cet
 argent. Infolent, infolent.

Ah ! ne le battez pas.

Laissez - lui prendre
 son argent. Infolent, infolent.

Ah ! ne le battez pas.

Mais voyez, il perd Il perd la raison,

l'esprit :
 Mais voyez, il perd Il perd la raison.

l'esprit :
 Je crois qu'ils sont
 tous deux foux.

Que ferons - nous, Il faut prendre un
 que ferons-nous ? que ferons - nous ? parti.

C O M E D I E. 49
LA MERE BOBI. COLAS. ROSE.
aux enfans.

Quel déplairir, quel Si je te perds, je veux
déplairir! mourir.
J'ai reçu de vous la
vie,
Je n'en eus pas d'au-
tre bien.

Si Rosette m'est ra-
vie,
De vous je ne veux
plus rien.

Je pars à l'instant,
Voilà votre argent.
Cinq & six c'est huit,
& trois c'est treize,
& neuf c'est seize.
Ne vous déplaife,
voilà votre argent.

Si Rose ne m'est unie,
De vous je ne veux
plus rien.

Aussi pourquoi m'obf-
tinez-vous?
Aussi pourquoi m'obf-
tinez-vous?

Non, laissez-moi,
Non, laissez-moi.

Ecoute-moi,
Ecoute-moi.

Adieu, Rose, je m'en Ne t'en vas pas, ne
vas. t'en vas pas.

MATHURIN.

PIERRE LE ROUX.

LA MERE BOBI
*aux peres.*Allons il faut prendre
un parti.Allons, il faut pren-
dre un parti.Qui, oui, prenez
votre parti.Les marier,
Les marier.
Et nos projets
Et nos projets
Où feront-ils?
Où feront-ils?
Qu'en pensez-vous?Eh! mais pourquoi?
Je vous le dis.
Ma foi que ferons-
nous?Ah! croyez-moi,
Ah! croyez-moi,
Mariez-les,
Mariez-les.
Ils s'aiment tant,
Ils s'aiment tant;
Que c'est plaisir,
Que c'est plaisir:
Il faut les voir,
Il faut les voir,
Je les ai vus,
Je les ai vus,
Et entendus,
Et entendus.Mais qui l'auroit cru
Comme cet amour
s'est accru!Mais qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?Mais qui l'auroit cru!
Comme cet amour
s'est accru!Mais qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?Voyez, il a perdu la
raison.Voyez, il a perdu la
raison.Voyez - les donc,
mais voyez - les
donc.Mais comment pou-
voir nous défendre?
Hé bien, le confer-
vez-vous?Mais comment pou-
voir nous défendre?Voyez - les donc,
mais voyez - les
donc.Il faut ici,
Il faut ici,
Dans tout ceci,
Dans tout ceci,
prendre un parti
Et c'est ainsi.L'avez-vous cru,
L'avez-vous cru?
Comme il est résolu.Fléchirons - nous, il
faut fléchir.Non, réfléchissons à
loisir.Ils me feront tous
deux mourir.

LA MERE BOBI
aux enfans.

COMEDIE.
COLAS.

ROSE. 51

Ne pleure pas, pense
à Colas.

Ne t'en vas pas, ne
t'en vas pas.

Mais, mon fils Colas.

Pense à Colas,
Ne pleure pas:

Ne t'en vas pas;
Hélas! hélas!

Mais mon fils Colas.

Pense à Colas,
Ne pleure pas.

Ne t'en vas pas,
Hélas! hélas!

Mon fils Colas, ne
pleure pas:

Adieu, Rose, je m'en
vas.

Si tu pars, tu ne me
reverras pas.

J'appaiserai, je cal-
merai.

Espérons tout, mon
pere est tendre.
Quel déplaisir, quel
déplaisir?

Je mourrai, car je
suis trop tendre.
Si je te perds, je
veux mourir.

ROSE ET COLAS,
PIERRE.

Sors d'ici à l'instant, & va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi monte à la chambre toute à l'heure.

PIERRE.

Impertinent.

MATHURIN.

Petite sottise.

PIERRE.

Ce grand pleureur !

MATHURIN.

Grande niaïse.

LA MERE BOBI.

Va, mon fils, va.

SCENE XVI.

PIERRE, MATHURIN,
LA MERE BOBI.

PIERRE.

C'EST LA dérange toutes nos mesures.

MATHURIN.

Il est tems, il n'y a hiver qui tienne.

LA MERE BOBI.

C'est bien naturel, c'est bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendois pas qu'il m'attendriroit.

LA MERE BOBI.

C'est bien naturel, c'est bien naturel, tenez, mes
enfants.

SCENE XVII. & DERNIERE.
TOUS LES ACTEURS.

*Pendant la ritournelle du Vaudeville,
Rose descend l'escalier tout doucement,
& Colas s'approche en se toulant.*

VAUDEVILLE.

LA MERE BOBI.

Fournissez un canal au ruisseau
Dont les eaux portent le ravage,
Secondez les efforts d'un rameau
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudents, & croyez-moi,
Je pense qu'en cette aventure
Il faut seconder la nature,
Puisqu'elle vous fait la loi.

COLAS.

Ah ! mon Pere,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage,
Au lieu d'un vous aurez deux enfans :
Soyez sûr que dans notre ménage
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre, de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon pere, encor plus;
 Si nos jours ne couloient ensemble,
 Ses desirs deviendroient superflus,
 Même nœud nous unit, nous rassemble,
 Et nos enfans seront en moi
 Pour vous la leçon la plus sure;
 L'amour instruiroit la nature,
 Si jamais j'oublois sa loi.

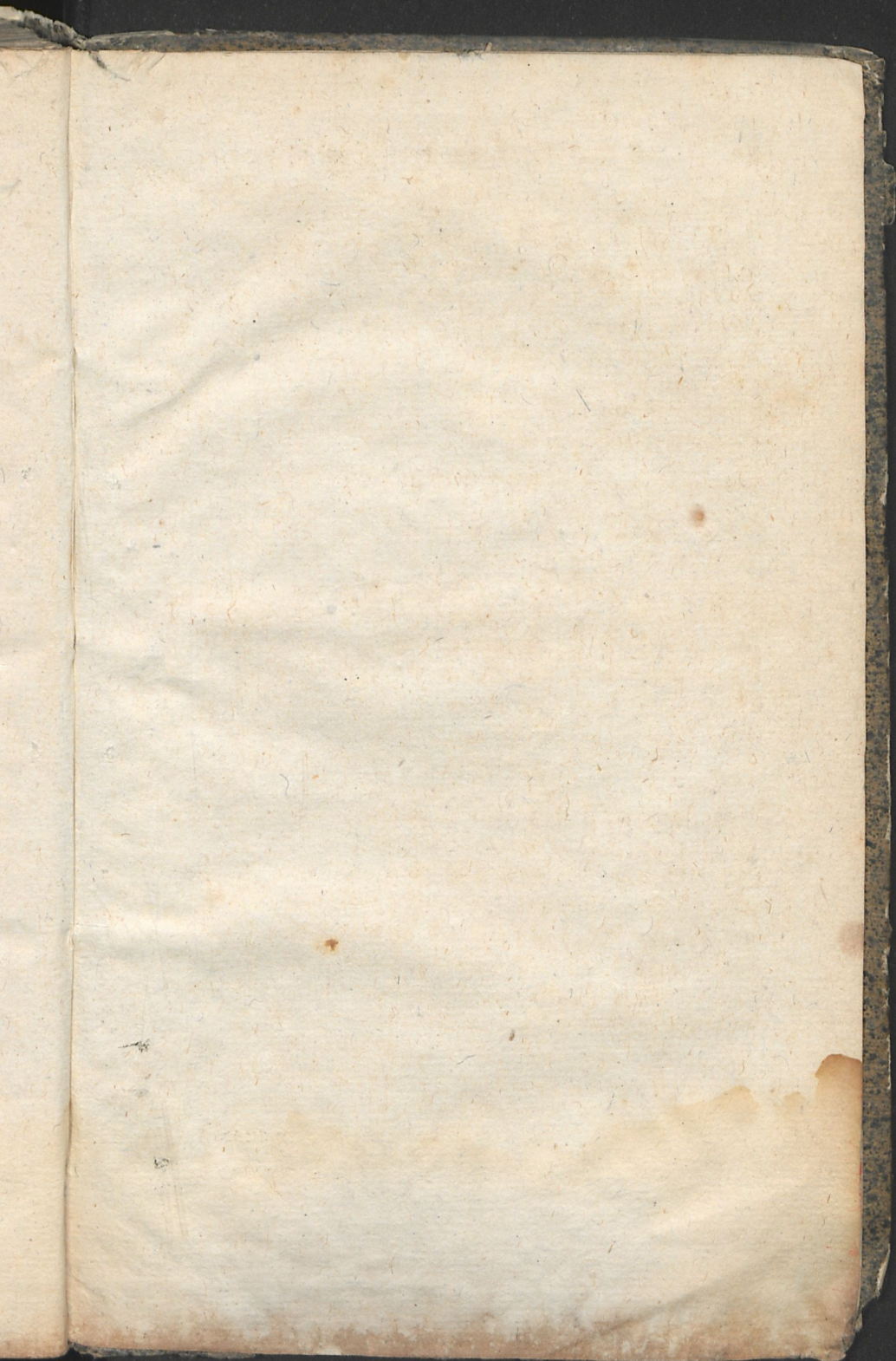
PIERRE.

Non, ami, nous avions résolu
 De jeter bien loin cette fête;
 Leur amour autrement l'a voulu,
 Je croyois que j'avois plus de tête:
 Mais contre un fils on sent en soi
 Un quelque chose qui murmure,
 On ne peut braver la nature,
 Elle nous fait toujours la loi.

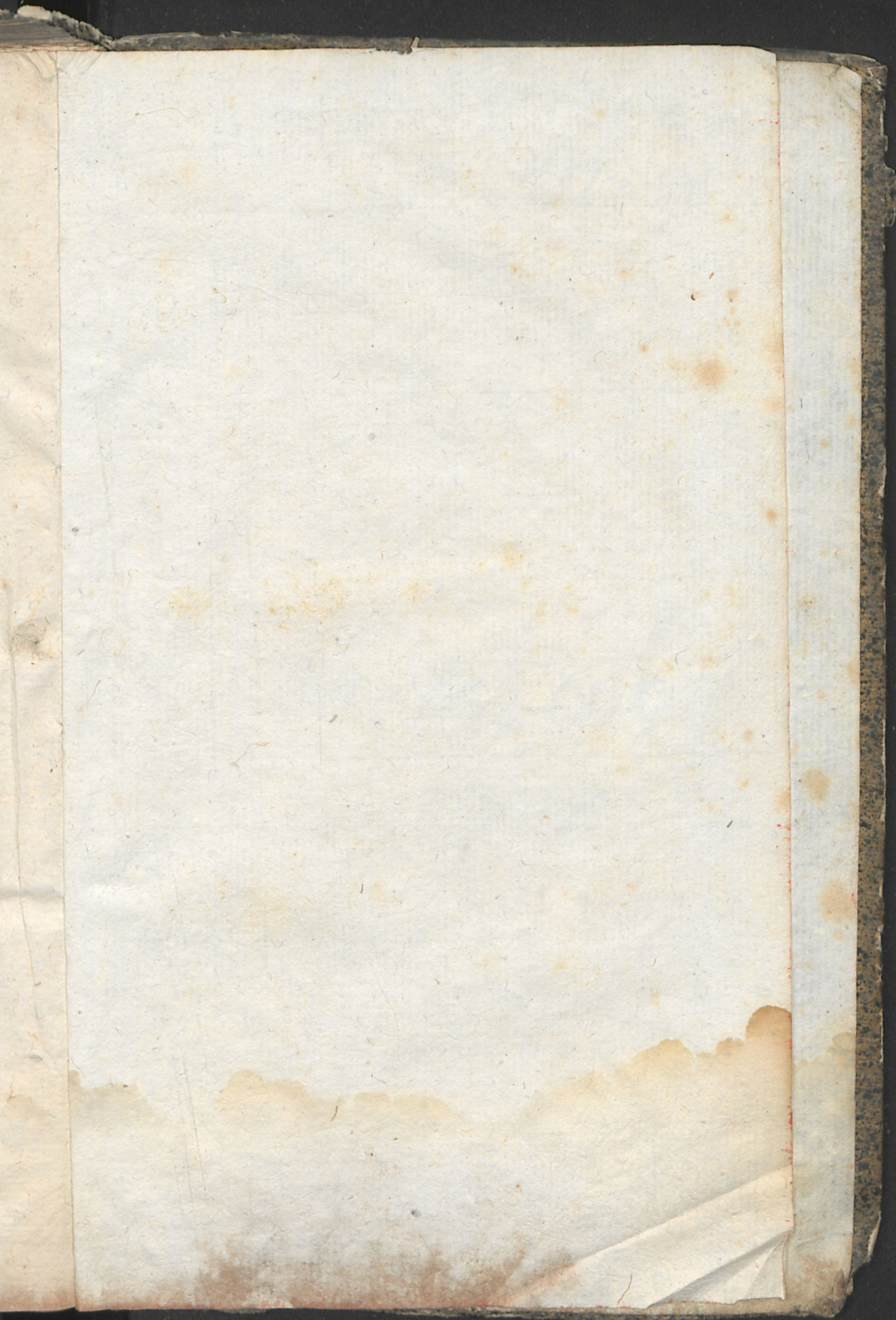
MATHURIN.

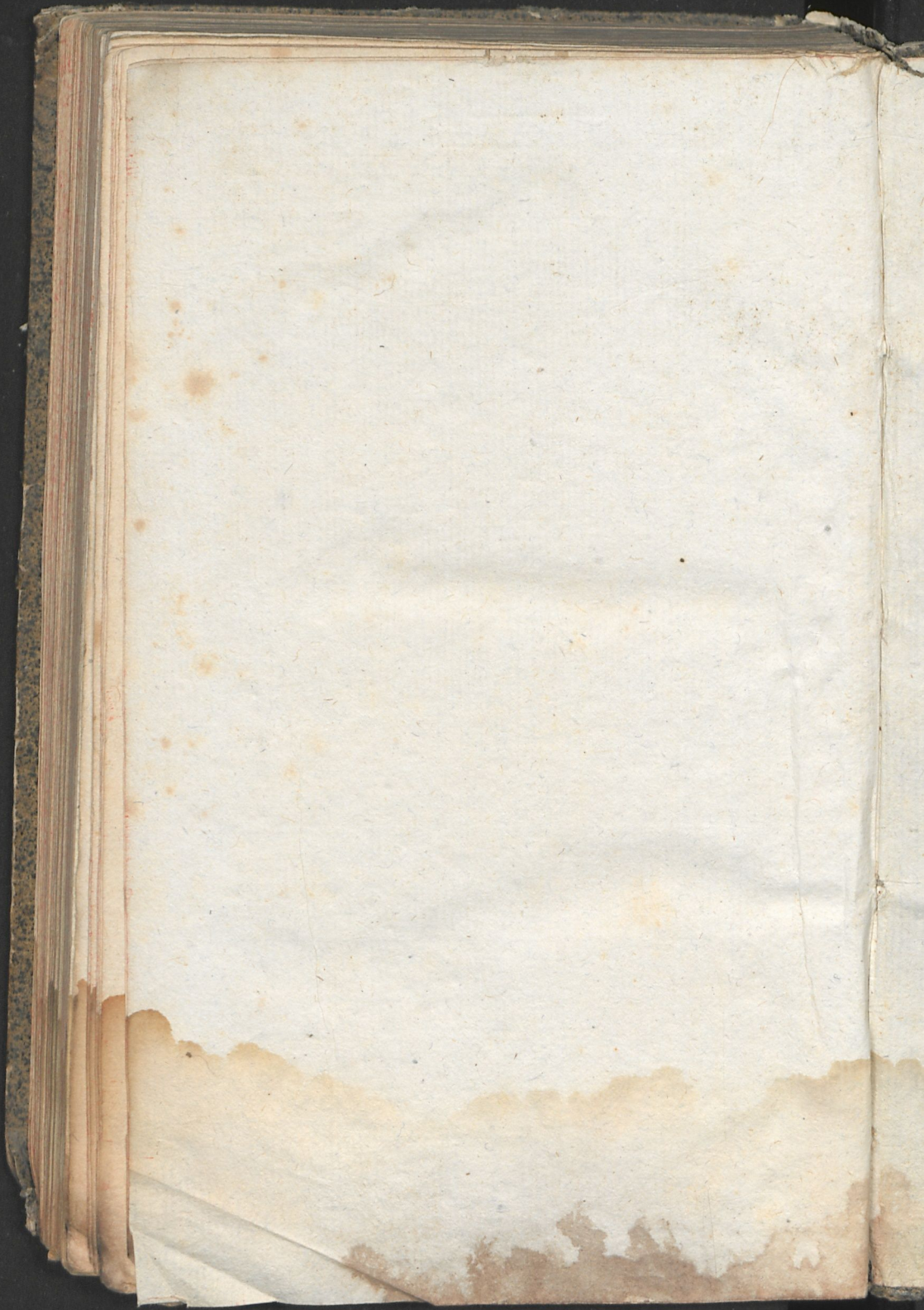
Mes enfans, il fera jour demain,
 Allons tous cinq nous mettre à table;
 Là nous verrons, le verre à la main,
 Pour l'Hymen l'instant favorable:
 Viens, Maman, à présent c'est moi,
 Qui dois rendre la marche sure;
 Il faut seconder la nature,
 Si tôt qu'elle fait la loi.

F I N.





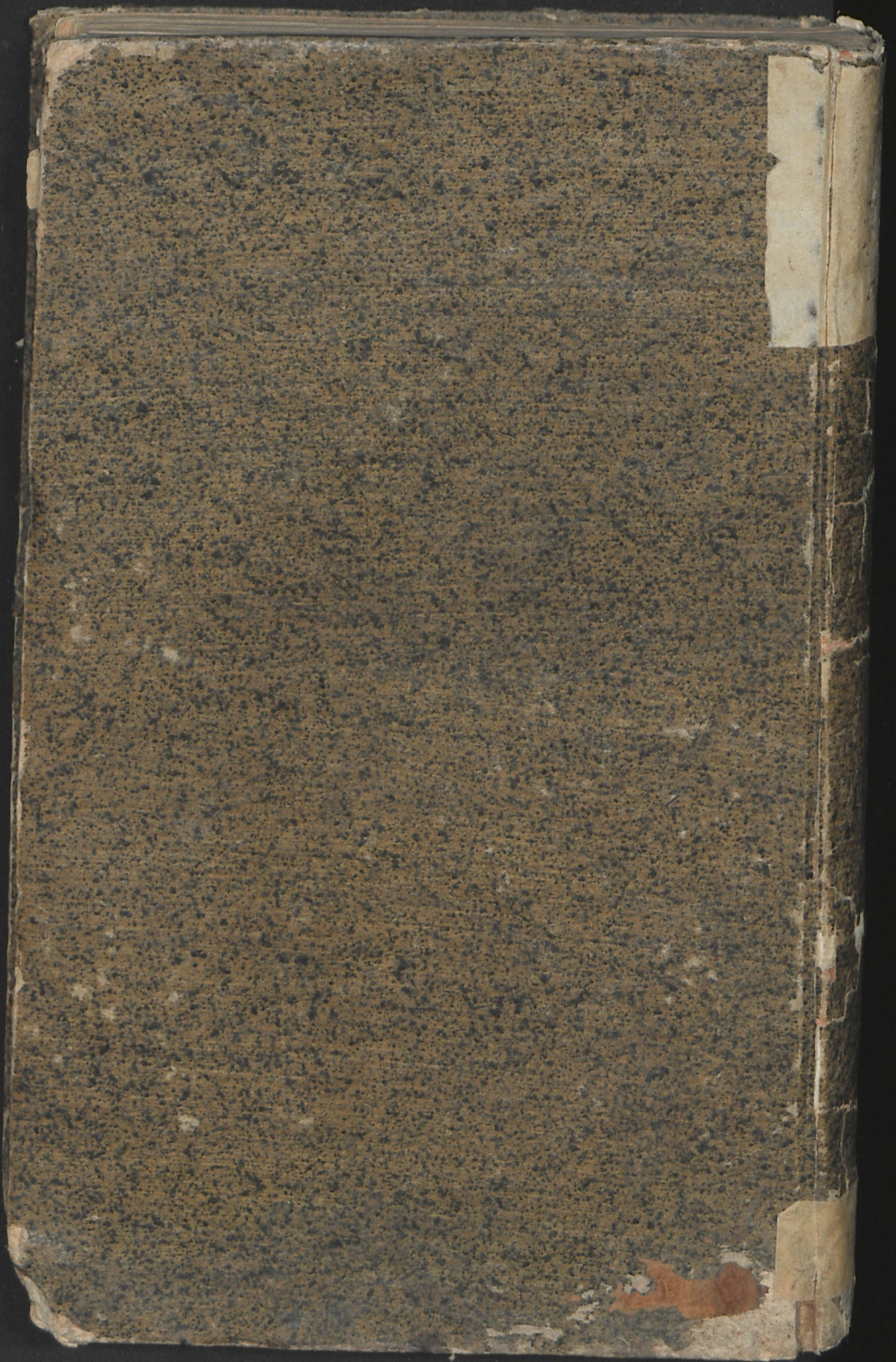




M 2040

AB M 2040

x 2736 169



66 L'AMOUR DE QUINZE ANS,

I I.

B A B E T.

Un mariage où gnia que l'bien,

C'est pas l'bon systême,

C'est pas l'bon systême;

Un mariage où gnia que l'bien,

C'est pas l'bon systême,

Ça n'va jamais bien.

Gnia pas d'bien qui soit meilleur

Quel quequ'un qu'on aime,

Quel' quequ'un qu'on aime;

Gnia pas d'bien qui soit meilleur,

Que d'bailler de d'même

Un cœur pour un cœur.

I I I.

T H O M A S.

Quand on est ben amoureux,

Ah! qu'on est ben aise!

Ah! qu'on est ben aise!

Quand on est ben amoureux,

Ah! qu'on est ben aise

De se voir heureux!

On a d's enfans à tous deux,

Et tout ça vous baise,

Et tout ça vous baise:

On a d's enfans à tous deux,

Ça fait qu'on est aise,

Mêm' quand on est vieux.

5
ROSE ET COLAS,

C O M E D I E

E N U N A C T E,

P R O S E E T M U S I Q U E,

REPRESENTÉE pour la première fois par les

Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8.

Mars 1764.

